

à cœur ouvert...

m. cens

Voltaire : d'après son infirmière, aurait dit qu'il n'avait écrit que des idioties. Il était, pour le moins, dans des angoisses métaphysiques indigibles. Son infirmière a dit encore, paraît-il : « Je ne souhaite pas à mon pire ennemi de mourir comme est mort ce Voltaire que j'ai veillé », déchiré qu'il était par la panique de ce qui allait arriver maintenant.

Nietzsche : Sa folie, nous le présumons très fort, était à texture d'angoisse métaphysique paroxysmique.

Lénine : prenait à témoin les meubles de sa chambre de mourant, en criant : « Qui me pardonnera de ce que j'ai fait de ma vie, QUI ? Répondez, bouts de bois de malheur ! ».

Churchill : « Quel fou ai-je été ! ».

Darwin : « C'était un amusement intellectuel de salon. Je regrette amèrement que ma théorie ... (de l'évolution), je déplore que le monde l'ai prise au sérieux. J'en meure navré et combien ulcéré aussi ».

Nous sommes célèbres, nous aussi, puisque nous comptons, pour Dieu, parmi ceux pour qui est mort son Fils.

Les dernières paroles de mon propre père, les voici : « Je vais m'allonger UN PEU. » Un peu ...

Ah ! vous qui êtes si stoïques devant l'idée de la mort, même celle des autres ! ...

« Dieu, s'il y en a un, est trop bon

pour ... » : vieille ruse, n'est-ce pas ; habile passe-partout de ceux qui ne VEULENT pas croire ; court-circuit qui ne fait cependant rien sauter.

Pauvre cher vous ...

L'évangile, c'est la bonne nouvelle du sang expiatoire de nos turpitudes. Le Fils de Dieu est mort en faveur de ceux qui croiraient.

Fils il l'est.

La flèche est bien la fille de l'arc, comme l'on dit dans la forêt équatoriale.

Le Fils est sorti du Père. Il nous a sauvés du jugement à venir. Il est passé en jugement à notre place. Il a sué une sueur de sang en portant nos angoisses à venir, celles du jour du jugement. Il a réglé la dette cosmique, celle de notre dette personnelle : la dette de nos turpitudes, surtout celle qui consiste à vivre comme s'il n'existait pas. Voilà la première et la plus grande turpitude !

Croire cela intellectuellement ne fait ni chaud ni froid.

Comment donc croire à cette folie qu'est l'évangile, et qui vient de vous être annoncé ? Comment s'y prendre ?

Il faut le demander à Dieu. Il faut lui demander d'«y» croire.

«O Dieu, si tu existes, donne moi de croire ; car de moi-même je n'en suis pas capable !».

Cela paraît-il tout bête ?

Eh bien - faites-le donc !

Ah, je vois, vous avez peur de

paraître ridicules alentours ! Oui, ridicules vous le serez à leurs yeux. Mais combien plus ridicules encore à vos propres yeux serez-vous à l'heure de votre mort !

... si du moins vous REFUSEZ de croire. Car il s'agit bien là d'un refus.

Pourtant Dieu frappait à votre porte, avec distinction, sans faire violation de domicile !

Je frappe encore, car il est ENCORE temps.

Je vous certifie qu'à l'heure de votre mort vous seriez incapables, même si vous le vouliez, même si vous l'aviez souhaité, vous seriez dans l'impossibilité, à cette heure-là, dans cette panique-là, de demander à Dieu de vous accorder d'«y» croire.

Il est grand-temps. Maintenant.

Certes vous êtes libres, LIBRES de refuser - entièrement libres ; tellement libres que Dieu ne s'impose pas à vous ...

Il frappe seulement, tendrement, à votre porte.

Il ne juge pas ... pas encore. Mais il est grand temps.